

JASSOUMA, Joude avec DE CAMBRONNE, Laurence (2017) *Je viens d'Alep. Itinéraire d'un réfugié ordinaire*. Allary éditions, 220 pp., ISBN-13 : 978-2370731210.

Mots clés : Mémoires ; témoignage ; autobiographie ; réfugié ; Syrie ; exil ; terre d'accueil.

La voix de tous les autres : l'odyssée d'un réfugié syrien

Je viens d'Alep. Itinéraire d'un réfugié ordinaire, de Joude Jassouma, est un témoignage autobiographique qui retrace l'exil d'un homme victime de l'actuelle guerre en Syrie, opposant l'armée de Bachar al-Assad aux forces rebelles. À travers le vécu du protagoniste, le lecteur découvre la survie sous l'atrocité des bombes, le périple de l'exil et finalement, sur une note réconfortante, l'arrivée en terre d'accueil.

« Tous les jours, les roquettes passaient au-dessus de nos têtes » (p. 89)

L'intrigue principale débute en avril 2015 sous les bombardements d'Alep. Quelques mois plus tôt, Joude et son épouse Aya ont dû quitter précipitamment leur appartement qui a été la cible d'une nouvelle attaque. Ils seront rejoints par les parents et les frères et sœurs de Joude qui connaissent le même sort. La famille s'entasse alors dans les successifs logements provisoires où règne la promiscuité. La guerre ne leur laisse pas de répis : l'ensemble des personnages est sur le qui-vive et leur vie se transforme en fuite permanente. La mère patrie, qui habituellement offre refuge et sécurité, est devenue l'amère patrie, un lieu hostile et dangereux : « Tous les jours, les avions rasaient notre immeuble. Tous les jours, les roquettes passaient au-dessus de nos têtes. [...] Tous les jours, nous descendions nous abriter à la cave » (p. 89). Joude doit fuir les persécutions et décide de partir seul et illégalement à Istanbul :

Je n'avais pas de passeport. Me présenter au commissariat le plus proche pour en faire la demande revenait à être immédiatement arrêté, jeté en prison, expédié au front, ou tout bonnement exécuté, car désormais j'étais considéré comme déserteur vu que je ne m'étais pas présenté pour le service militaire supplémentaire (pp. 93-94).

Ce postulat constitue le point de départ de l'odyssée du protagoniste : il va dépasser ses propres limites et faire preuve d'un courage incommensurable pour surmonter tous les obstacles, notamment le passage des cent dix-neuf check-points et la traversée de la frontière en rampant dans un champ de maïs, au risque d'être repéré par les soldats turcs. Une fois en Turquie, il réussit à faire venir Aya et leur nouveau-né, Zaine Alshamau, auprès de lui. Rapidement, ils doivent faire face ensemble à de nouvelles épreuves : le coût élevé de la vie et l'adaptation difficile à leur nouvelle situation. Il est inenvisageable pour Joude de rentrer en Syrie, un pays toujours déchiré par la violence des combats. L'exode se poursuit donc jusqu'en Europe, non sans risques et au péril de leur vie : ils traversent la mer Égée de nuit en plein hiver dans un canot en plastique, avec à son bord, un surnombre de migrants ne sachant pas nager et sans aucun pilote formé : « Toute la nuit nous avons envisagé les scénarios les plus fous : le bateau chavire, nous sommes séparés, l'un des deux se noie, nous perdons nos sacs, il faut nager jusqu'à la côte. [...] Nous étions prêts pour le grand voyage. [...] Nous n'avions plus rien à perdre » (p. 105). Bien que la traversée se réalise sans écueils, cette épreuve extrême aurait pu être fatidique. L'arrivée sur les côtes grecques se déroule sous les meilleurs auspices et constituera un tournant dans l'histoire : d'autres personnages vont intervenir et faciliter la suite du parcours de notre protagoniste et de sa petite famille. Les nombreuses mains tendues, aussi bien des soldats grecs que des bénévoles, apportent, pour la première fois dans le récit, de l'espoir et de la confiance. Après bien d'autres désagréments, les trois personnages seront finalement acheminés en France, à Martigné-Ferchaud, un petit village breton.

Les difficultés de l'écriture du témoignage autobiographique

D'abord, le choix de la langue de rédaction constitue, dans le cas de ce témoignage autobiographique, une difficulté propre à ce genre littéraire. L'auteur, dont la langue maternelle est l'arabe, a pris le parti d'écrire en français pour des raisons non explicitées dans le récit mais que le lecteur devine sans peine : Joude Jassouma est professeur de français en Syrie mais surtout passionné de littérature française, deux prédispositions qui lui permettent d'exprimer dans cette langue ce qu'il a vécu directement en français au cours de son périple. Malgré cela, la première de couverture indique d'emblée qu'il s'agit d'une co-écriture « JOUDE JASSOUMA avec LAURENCE DE CAMBRONNE ». Les notes biographiques du début du livre nous indiquent que Laurence de Cambronne a été journaliste puis engagée bénévole auprès des réfugiés à l'île de Lérós entre 2015 et 2016, où d'ailleurs elle rencontra Joude et sa petite famille, comme le raconte le récit. Le lecteur n'en sait pas plus concernant l'effet qu'elle a pu avoir dans l'écriture du livre, néanmoins, que ce soit en tant qu'aide linguistique ou de prête-plume, l'incontestable influence de cette deuxième plume a renforcé la part de subjectivité inhérente à ce témoignage.

Ensuite, bien que le poids de la réalité sociale et politique soit indéniable, la transcription de celle-ci à la fiction interroge toutefois sur le degré d'objectivité de l'histoire. A titre d'exemple, les analepses explicatives qui jalonnent le récit principal montrent au lecteur la corrélation intrinsèque entre le contexte sociopolitique et le devenir du protagoniste. Cependant, cette toile de fond est présentée à travers le prisme du protagoniste qui, à travers ses émotions personnelles, interprète les faits et gestes. L'histoire ne saurait donc rester neutre et l'auteur livre la version qu'il a façonnée pour son lecteur, celle qui répond à ses motivations d'écriture.

Les motivations personnelles de l'auteur

Dans le dernier chapitre, le narrateur-protagoniste aborde l'écriture du livre en insistant sur le fait que cet écrit représente la seule trace tangible du vécu familiale qui permettra la transmission de leur histoire à Zaine Alshamau :

C'est difficile de transmettre une histoire quand on n'a plus rien, pas de livres ou de vieux vêtements, pas de bibelots ou de bijoux, rien qui rappelle le passé. (...) En définitive, comme tous les immigrés, nous ne pourrions transmettre que des mots, des chansons, des histoires... C'est pourquoi ce livre est important pour ma fille, mais il est aussi important pour moi, parce que je me sens un peu le porte parole de tous les Syriens qui ont fui leur pays et ont traversé la mer Égée. Mes souffrances sont les leurs (p.166).

La dernière partie de cette citation nous amène à considérer la portée universelle de ce témoignage. Joude Jassouma s'érige en tant qu'ambassadeur de tous les Syriens en exil dans la mesure où son vécu personnel est, selon lui, représentatif du vécu collectif. De ce fait, son témoignage symboliserait *la voix de tous les autres*, celle de ses milliers de semblables restés dans l'ombre sans pouvoir faire connaître par écrit leur destin.

Par ailleurs, l'auteur veut démentir certaines idées reçues que les Français ont à l'égard des réfugiés : « Ceux qui quittent la Syrie ne sont pas des religieux fanatiques. Ce sont des démocrates, diplômés, éduqués, modernes et modérés » (p. 134). « J'aimerais aussi que ce livre donne une autre image des réfugiés. Je comprends les peurs des Français, les traumatismes qu'ont provoqués les attentats de *Charlie Hebdo*, de l'hyper Cacher, du bataclan, de Nice... Je voudrais leur dire de ne pas avoir peur de nous : vous voyez, nous sommes comme vous » (pp. 166-167). Cette volonté de banaliser l'image du réfugié et d'en transmettre le visage dépeint par l'auteur se manifeste à travers un personnage archétype, au parcours sans faute et aux exploits louables : dès son arrivée en France, Joude émet une fervente volonté de s'assimiler immédiatement à sa nouvelle patrie, envers laquelle il est très reconnaissant de l'avoir accueilli : « Désormais mon rêve est de m'intégrer à la France, de m'adapter à sa culture. Je veux vivre à la Française. Vivre comme les Français » (p. 171). Ces valeurs incarnées par le protagoniste et défendues par l'auteur viennent contrecarrer les stéréotypes envers les réfugiés. Néanmoins, pour apporter de la vraisemblance au récit, l'auteur n'adopte pas une position naïve et simpliste en magnifiant à outrance son personnage principal puisqu'il aborde également les préjugés que Joude a de la France lorsqu'on lui propose de rejoindre ce pays : « Non, en France la vie est difficile, il y a du chômage et il paraît que les Français n'aiment pas les réfugiés. Nous avons vu les photos de Calais » (p. 121). Le fait d'aborder les préjugés que chaque groupe de personnes a sur l'autre écarte toute vision manichéenne de la situation et esquisse un portrait plus complet de cette réalité.

Ce récit s'interprète aussi en tant que manifestation de la profonde gratitude de Joude Jassouma envers la France, sa terre d'asile et auprès des Français, qu'il ne manque pas de glorifier au moyen de descriptions flatteuses : « Une chose est sûre, depuis que nous sommes ici, nous ne nous sommes jamais sentis rejetés ni jugés. Pas un seul commerçant n'a eu une réflexion déplacée ni un regard méfiant envers nous. Les habitants de Matigné nous disent bonjour lorsqu'ils nous croisent » (p. 142). « On nous avait parlé d'islamophobie, de rejet des immigrés, de méfiance. Nous ne noyons rien de tel » (p. 151). Tous ces éloges et cette vision adulatrice offre un nouveau regard sur un pays qui ne saurait néanmoins faire oublier sa part de responsabilité dans le conflit en Syrie.

Ce très beau témoignage est jusqu'à présent, le seul récit de cet auteur. A travers une grande clarté d'écriture, il offre au lecteur un nouveau regard plein d'espoir sur les réfugiés mais il rappelle aussi les difficultés liées au déracinement de tant de personnes à l'époque actuelle, victimes du fléau de cette tragique odyssee du XXI^e siècle. Joude n'a

pas gagné la guerre mais des combats : il a échappé à la mort et a pu offrir à sa petite famille une véritable renaissance dans un pays où « Tu es libre, tu vis dans un pays où tu peux faire ce que tu veux » (p. 142). Malgré cela, il sera toujours assujéti à sa condition d'immigré dans un pays où il n'est pas reconnu comme réfugié.

Christophe RABIER
Departamento de filología Francesa y Alemana
Universidad de Valladolid
crabiet@uva.es